

# Un anniversaire particulier

Pierre Sommermeyer



« 1917. Les jours de la révolution. Perspective Nevski. », photographie de la collection de Ion Dic-Dicescu, à consulter sur le site <http://revolutions-1917.info>

**L**A FRANCE EST UN PAYS POUR LEQUEL L'HISTOIRE N'EST PAS UN vain mot. La célébration régulière de commémorations d'événements historiques rythme le calendrier politique français. C'est là que, n'en déplaise à certains, s'écrit le roman national. La plupart du temps ces anniversaires font l'objet d'un consensus collectif, qu'il s'agisse de celui du Vel' d'hiv, du débarquement américain ou de la Grande guerre. Il y a un épisode de l'histoire mondiale qui a profondément marqué la vie politique française. Il s'agit de la « Révolution d'Octobre ». Sa célébration, positive ou non, va mobiliser au mois d'octobre 2017, pour le centenaire, nombre de commentateurs de tous horizons comme d'historiens, et ce dans tous les medias. Il nous revient de faire entendre un autre son de cloche.

### FILIATIONS ET INTERPRÉTATIONS D'OCTOBRE 1917

La plupart des groupes politiques se situant parmi la gauche et l'extrême gauche parlementaire se réfèrent à ce qui s'est passé entre le 26 et le 28 octobre 1917 à Saint Pétersbourg comme à un événement fondateur. La première pierre de la patrie des ouvriers fut posée lors de ces moments-là et particulièrement lors de la « prise du Palais d'hiver ». Pour les anarchistes et certains marxistes de gauche les choses apparaissaient différentes.

Les événements de Russie, en 1917, ont montré que la révolution n'attend pas qu'un éventuel processus d'industrialisation arrive à son terme et – plus important encore – qu'on ne peut faire attendre la révolution. Les paysans russes ont commencé à exproprier les propriétaires terriens et les ouvriers se sont emparés des usines sans prendre connaissance des théorèmes marxistes.

Au mois d'octobre Lénine et Trotsky, ainsi que leurs partisans, ont compris que la révolution avait une dimension plus profonde, et ont donc eu la sagesse de réagir — poussés par les besoins impérieux et l'éveil du peuple russe lui-même plus que par leurs propres positions théoriques. C'est ce que certains thuriféraires léninistes vont aller proclamer *urbi et orbi* comme ils le font depuis lors.

Depuis ce temps-là le régime qui s'en suivit fut considéré de différentes façons, socialiste, régime ouvrier dévoyé, capitalisme d'État, et enfin socialisme réellement existant. Les excommunications étaient lancées d'un camp vers les autres. Les insultes ont jailli, dont certaines sont entrées dans l'histoire comme « vipères lubriques », « hitléro-trotskyistes » etc. La plus anodine étant celle de révisionnistes qui visait ceux des marxistes qui osaient mettre en question la doxa lénino-marxiste.

Pour un certain nombre d'historiens indépendants des chapelles politiques si révolution il y eut ce fut en février de la même année. Alors le vieux régime tsariste, mis en place après le départ des Mongols en 1400, s'effondra sous les coups de femmes affamées et de soldats ensanglantés et à bout de souffle, sous les regards étonnés de nombre de militants aguerris. Voici comment Nicolas Soukhanov, militant menchevik aguerrri, raconte ce qui était en train d'arriver : « J'étais assis dans mon bureau à l'Office du Turkestan. Derrière la cloison, deux jeunes dactylos s'entretenaient des difficultés de ravitaillement, des incidents qui se produisaient

devant les magasins, de l'agitation des femmes, de la tentative de pillage de je ne sais quel dépôt. "Vous savez, déclara brusquement l'une de ces demoiselles, à mon avis c'est le commencement de la révolution." Ces jeunes filles ignoraient ce qu'est une révolution, et je ne les crus pas. »

De l'autre côté de l'Atlantique, Emma Goldman sur le point d'être emprisonnée déclarait : « C'est pourquoi la révolution russe constitue un miracle à plusieurs titres. Elle fourmille de paradoxes extraordinaires : nous voyons en effet des sociaux-démocrates marxistes, Lénine et Trotsky, adopter une tactique révolutionnaire anarchiste, tandis que des anarchistes (Kropotkine, Tcherkessov, Tchaikovsky) critiquent cette tactique en adoptant un raisonnement marxiste qu'ils ont rejeté toute leur vie comme un produit de la "métaphysique allemande". La révolution russe représente vraiment un miracle. Chaque jour, elle démontre combien toutes les théories sont insignifiantes en comparaison de l'acuité de la prise de conscience révolutionnaire du peuple.»



« Obsèques des victimes de la Révolution, perspective Nevski. », photographie de la collection de Ion Dic-Dicescu, à consulter sur le site <http://revolutions-1917.info>

**MAIS TOUT CELA C'ÉTAIT AVANT !**

Se fixer seulement sur ce qui se passe alors en Russie, c'est prendre le risque de passer sous silence le maelström social et politique qui saisit l'Europe en guerre. La vraie et la seule accoucheuse des révolutions à ce moment historique est cette guerre dans laquelle les puissances du moment se sont jetées à corps perdu, entraînées qu'elles étaient dans l'irruption du nationalisme des Balkans et l'impasse de leurs pulsions colonialistes. C'est aux conséquences de cette ignoble boucherie qu'il faut s'attacher, que ce soit en Russie donc mais aussi en France, en Allemagne, en Hongrie, comme en Italie. Dans tous les pays cela commence par des grèves motivées par des problèmes d'approvisionnement, essentiellement en pain. Ce sont souvent les femmes qui sont en première ligne, les hommes sont au front. Tout ces pays sont désorganisés par l'effort de guerre.

**RUSSIE**

De tous les pays engagés dans le conflit cette nation est certainement le plus fragile. Affaibli par la révolution de 1905, le système tsariste a tenté de reprendre tous ses privilèges pendant la décennie qui suivit. Le Tsar n'a pas tiré les leçons de la défaite militaire que le Japon lui a infligée au début du siècle. Son armée ne peut que reculer devant la technicité allemande et subir revers sur revers. Ce qui va amener les soldats du rang à se révolter contre leurs officiers qui sont tous issus de la noblesse. Ce qui se passe en février 1917 est donc une véritable révolution. Partout les employés, les ouvriers se réunissent afin de comprendre de quoi les lendemains seront faits. Comme chaque fois dans ce cas des conseils sont formés, qui alors, là, prennent le nom de soviets.

**ITALIE**

De l'autre côté des Alpes les choses sont différentes. Le pays n'est entré en guerre que tardivement. L'armée italienne est, elle, en piteux état. Elle essuie défaite sur défaite comme à Caporetto (octobre-novembre 1917) devant les forces autrichiennes. Les officiers italiens ne le sont devenus que parce qu'ils ont été diplômés à l'université. Ils n'ont jamais appris à faire la guerre. À cette époque, c'est à Turin, principal site industriel italien, que le prolétariat organisé est le plus fort. En 1921, dans *Ordine Nuovo* Gramsci rappelle que « durant la

guerre impérialiste de 1914-1918, Turin vécut deux insurrections armées : la première insurrection, qui éclata en mai 1915, avait l'objectif d'empêcher l'intervention de l'Italie dans la guerre contre l'Allemagne » Ce n'était pas alors un acte de germanophilie mais le refus de faire la guerre.

L'insurrection suivante a lieu au mois d'août 1917. Des envoyés russes viennent informer les ouvriers turinois de la situation en Russie, ce qui provoque tout à la fois une grande émotion et un fort mouvement de solidarité. Le comble de l'enthousiasme est atteint à Turin. « Une foule imposante, d'environ quarante mille personnes, se rassemble autour des locaux de la Bourse du Travail ; on doit renoncer à se réunir à l'intérieur des locaux, et les délégués russes s'adressent d'un balcon à la foule qui se presse corso Siccardi. On les accueille aux cris de "Vive la révolution russe" et de "Vive Lénine", qui seront répétés plusieurs fois au cours de la manifestation. Entre le 22 et le 26 août un soulèvement populaire de très vastes proportions et d'une grande violence bouleverse la ville tout entière. Le manque de pain qui amorce le mouvement n'est qu'un motif occasionnel. Le soulèvement prend immédiatement un caractère politique (contre la guerre) et spontané. La direction politique du mouvement échappe à la section socialiste, dont les dirigeants sont parmi les combattants les plus décidés sur les barricades dressées hâtivement dans les quartiers ouvriers pour la défense contre la cavalerie. Les combats se succèdent pendant quelques jours, et les insurgés laissent sur le terrain cinquante morts et des centaines de blessés, tandis que les pertes de la police se limitent à quelques unités : ce qui montre suffisamment que la population est allée jusqu'à se battre dans les rues tout en étant sans armes et sans préparation. Des tentatives sont faites pour amener les troupes à fraterniser, mais sans aucun résultat significatif, car les soldats ont cru le soulèvement avait été inspiré par les Empires centraux, et ils n'ont pas hésité à tirer sur la foule désarmée. » C'est ce que nous raconte l'historienne italienne Andreina De Clementi.

Turin restera isolé. De cet ouragan surgira d'une part l'aventure mussolinienne et d'autre part l'épopée politico-artistico-militaire de Gabriele D'Annunzio et de sa conquête de Fiume.

#### FRANCE

L'hiver 1916-17 est secoué par plusieurs grèves dans les usines d'armement. Elles vont amener le gouvernement à adopter alors une réglementation sur les salaires et l'arbitrage. 100 000 grévistes dans

la région parisienne et 300 000 en province se battent pour des salaires plus élevés, pour la suppression des primes, pour des comptes plus simples remis la veille de la paie afin d'éviter que les erreurs ne soient remboursées que la semaine suivante. La participation des femmes est importante et influe sur les revendications, telles qu'un langage "plus correct" à leur égard. Des hommes non mobilisés ont rejoint le mouvement. [...] Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mars, une grève des bras croisés a lieu à la Cartoucherie de Vincennes dans l'atelier des balles où travaillent 300 femmes. Elles entraînent 1100 ouvrières des ateliers d'étuis et de chargement. A leur sortie, elles décident les 1500 femmes de l'équipe de jour à se joindre à elles. Pour quelques heures, la direction décide de licencier le personnel féminin. Une délégation, avec Picot du syndicat des Arsenaux et Girardin du syndicat de l'Artillerie, se rend au ministère de l'Armement. Les tarifs seront appliqués. Le travail reprend. Au même moment les armements de Bourges sont touchés. La protestation contre la hausse des prix, notamment des denrées alimentaires, s'étend au bâtiment, aux fonctionnaires de la ville de Paris, aux Postes, aux employés du Gaz et du Métro. (*Le Peuple français* n° 10, 1980)

Sur le front, devant les massacres inutiles d'un point de vue militaire (y en a-t-il d'utiles ?) des révoltes de soldats ont lieu. Ce qui prendra le nom de « mutineries » et qui sera l'objet d'un déni jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Lionel Jospin en 1998. André Loez, historien, précise que « les mutineries sont des refus collectifs d'obéissance. [...] Elles s'inscrivent dans un mouvement d'indiscipline et de désobéissance plus ancien qui prend diverses formes : soldats qui se mutilent eux-mêmes ou désertent, crient "à bas la guerre" ou chantent l'*Internationale*, retards de permission, refus d'obéissance, trêves et fraternisations, rares mais non limitées à Noël 1914. Ces manifestations, individuelles ou collectives, restaient généralement isolées et concernaient de faibles effectifs avant 1917. Mais la guerre dure, les morts s'accumulent, le refus de la guerre monte. Les mutineries qui le traduisent dans l'armée française sur le front ouest, revêtent une tout autre importance. Elles ont fortement inquiété les autorités et laissé une trace profonde dans la mémoire ».

#### HONGRIE

En 1917 les marins de Cattaro se soulèvent, désarment leurs officiers et réclament la formation de conseils de soldats. Vite vaincus par Horthy, qui gagne de la sorte son chapeau d'amiral, ils sont

impitoyablement réprimés. À la Pentecôte de 1918, à Pecs, un régiment d'infanterie refuse de gagner les tranchées; les mutins attaquent les casernes et les bâtiments municipaux, coupent les fils téléphoniques et s'emparent de la gare. Ils sont réduits et décimés. A partir de novembre 1918 trois révolutions ont lieu simultanément. Une bourgeoise, la séparation d'avec l'Autriche effondrée, une ouvrière et une agraire. La république des conseils ne dure que 133 jours et s'effondre lorsque les forces roumaines, serbes et nationalistes appuyées par la mission française commandée par Henri Berthelot, occupent Budapest le 6 août 1919 à l'issue de la guerre de l'été 1919.

### ALLEMAGNE

C'est là que le mouvement des conseils prend toute son ampleur. À Kiel, port militaire du nord du pays, la mutinerie des marins se répand dans tout le pays. Des conseils se créent à Wilhelmshaven, Hanovre, Brunswick, Francfort sur le Main, Stuttgart et Munich. À Berlin Karl Liebknecht, avant d'être massacré, proclame la république. À Munich, la République des conseils de Bavière ne durera que trois semaines. Sa zone d'influence effective n'a pas dépassé la région comprise entre Munich, Augsbourg et Rosenheim. Mais l'existence des Conseils munichoïses s'étendra sur une durée de six mois, de novembre 1918 au 1er mai 1919.

Erich Mühsam et Gustave Landauer y participeront. Le premier sera massacré par les nazis bien plus tard, le second sera tué sur place par l'armée régulière. Un courant théorique qui a tout à la fois préconisé et qui est issu des conseils ouvriers va prendre le nom de Gauche germano hollandaise, tant l'influence du socialiste Anton Pannekoek y est forte.

Il est évident que tout ce qui précède n'est qu'un rapide et lacunaire rappel de ce qui s'est passé en Europe lors de la fin de la première guerre mondiale. Ce rappel nous a semblé nécessaire car se limiter à la célébration de l'Octobre russe c'est d'une certaine façon entériner le mythe stalinien du socialisme dans un seul pays. C'est aussi oublier que cette guerre, dite Grande, a accouché tout à la fois du nazisme et de la Shoah d'un côté et de la folie stalinienne et de ses millions de morts de l'autre.

Pierre Sommermeyer